

fit que traverser les chairs sans le blesser grièvement.

—A moi ! s'écria-t-il ; à moi !

Les deux Indous, qui se tenaient sans doute aux aguets, accoururent aussitôt.

Par un mouvement instinctif, Juliette se jeta au devant de Valentin, que Morany cherchait à ajuster. Ce dernier fit un geste de rage et releva précipitamment le fusil de Sherazie, qui aurait pu blesser Juliette en tirant sur M. Mazeran. Bhyrub-Komul et Joseph se couchaient en joue tous les deux, mais sans tirer, tandis que Juliette tenait son revolver dirigé contre Abdul-Sherazie. Valentin et Morany cherchaient aussi à s'ajuster, mais la position de Juliette les en empêchait.

Tout à coup, M. Morany parut changer brusquement d'idée, il s'éloigna en courant, après avoir fait signe à ses domestiques de le suivre.

—Mes enfants ! s'écria Mme. Bartelle en se précipitant après lui, car elle avait deviné son projet.

XXX.

Avec cette force inouïe que la passion donne quelquefois aux natures les plus faibles, Juliette franchit en quelques bonds la distance qui séparait les deux chariots, et se jeta entre ses enfants et M. Morany, qui étendait déjà la main pour s'emparer de Cécile.

—Prenez les petites filles, cria-t-il à ses domestiques.

Mais Joseph, arrivé presque en même temps que les deux Indous, leur barrait le passage. De son côté, Toinette avait saisi une broche et se tenait dans la position du soldat qui croise la baïonnette. Un des Hottentots, un vieux *driver* (conducteur de chariot), dont Mme Bartelle avait soigné le fils durant le voyage, avait résolument saisi un fusil et se montrait disposé à en faire bon usage. Enfin, Valentin, appuyé sur un bâton, arrivait lentement au secours de Mme Bartelle.

Après un instant d'indécision, M. Morany baissa son revolver. Il resta un moment silencieux, les sourcils froncés et les yeux fixés sur ses adversaires avec une expression indicible de haine et de fureur. Il s'aperçut que deux ou trois Hottentots s'approchaient et semblaient disposés à soutenir Juliette et le vieux *driver*, qui avait sur eux une grande influence.

Allons, dit-il à Mme Bartelle, vous triomphez aujourd'hui. Je pars. Seulement, n'oubliez pas ce que vous avez juré sur la tête de vos enfants l'autre jour. Au revoir. Avant peu nous nous retrouverons, et cette fois, rien ne pourra vous enlever à mon amour.

Il s'éloigna à reculons, les yeux toujours fixés sur ses adversaires, qu'un geste suppliant de Juliette empêchait de tirer sur lui. La pauvre femme craignait qu'en ripostant il ne blessât ses filles, qui se collaient toutes tremblantes contre les vêtements de leur mère.

Joseph, qui trépinait de colère comme un petit coq de combat, voulait poursuivre ses ennemis, mais Mme Bartelle le retint.

—Laissez-les partir, lui dit-elle, nous sommes si peu nombreux maintenant que, pour le salut commun, chacun de nous doit ménager sa vie.

Au même instant, deux Hottentots apportèrent le corps du pauvre Bertrand, qui respirait à peine, et dont l'agonie commençait. Toinette, éplorée, se jeta sur le corps de son mari. Les deux vieillards s'aimaient tendrement, et la pauvre Toinette était folle de désespoir. Bertrand, plus calme,

cherchait à la consoler par quelques mots pleins de courage et de résignation.

—C'est la volonté de Dieu, lui disait-il. Il faut s'y résigner... Les enfants... je voudrais bien les embrasser... si madame le permet.

Juliette prit les deux petites filles et les mit à côté du fidèle domestique. Elles entourèrent sa tête grise de leurs petits bras. En voyant pleurer leur mère et leur bonne, les enfants pleuraient aussi et mouillaient de leur larmes la figure ridée du vieillard, qui les contemplait avec une profonde affection.

—Que le bon Dieu les protège, les pauvres petites anges ! murmura le fidèle domestique... et vous aussi, madame ! Vous avez toujours été bien bonne pour moi. Je vous confie ma femme. Adieu, monsieur Mazeran, que Dieu vous protège aussi... Parlez-leur quelquefois du pauvre Bertrand, madame.

—Oh ! nous te soignerons bien, va, mon pauvre Bertrand, dit la petite Emma en collant sa joue rosée sur celle du vieillard.

—Moi, d'abord, je te donnerai la moitié de mon café, ajouta Cécile.

Il sourit doucement.

—Avec deux gardes-malades comme cela nous vous sauverons, mon ami, dit Mme Bartelle en affectant un espoir qu'elle n'avait plus.

—Je sais bien que la mort arrive, répondit-il d'une voix qui s'affaiblissait à chaque minute. J'ai travaillé courageusement en ce monde et j'ai fait mon possible pour remplir mes devoirs. J'ai confiance en la miséricorde de Dieu.

Son regard devint vague et il ne balbutia plus que quelques mots confus.

Par un mouvement machinal, il attira vers lui les têtes des deux petites ; puis, levant les yeux vers le ciel, comme pour prier encore la Providence de les protéger, il rendit le dernier soupir.

Tandis que Mme Bartelle et Joseph Furetal s'occupaient de Toinette, qui poussait des cris déchirants, M. Morany et ses domestiques s'étaient hâtés de terminer leurs préparatifs de départ.

Tout blessé qu'ils étaient, Valentin voulait se traîner jusqu'à eux ; mais il dut céder aux instances de Juliette, qui lui représenta que, dans l'état de faiblesse où il était, il ne pourrait que se faire tuer.

—Que deviendrais-je alors ! lui dit-elle ; que deviendraient mes pauvres enfants ?

En ce moment d'ailleurs, perdant toutes les forces qu'il avait dûes à l'excitation de la lutte et du danger, Valentin finit par s'évanouir.

Il resta longtemps dans cet état. Quand il revint à lui, les chariots de Morany et toute son escorte avaient disparu dans la forêt.

Un des Hottentots préposé à la garde des bœufs, qui paissaient non loin du camp, accourut bientôt tout effaré. Il annonça que M. Morany et son escorte avaient emmené une partie des bœufs de Mme Bartelle et dispersé les autres dans le bois. On s'aperçut aussi, quelques minutes plus tard, que Morany avait fait couper les harnais et les courroies d'attelage des bœufs de ses ennemis, et mis leurs chevaux en liberté.

Ces manœuvres retardèrent forcément le départ de Juliette et de Valentin.

(A CONTINUER.)